PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Anne Stamm

Les Civilisations africaines

716779XC
15

QUE SAIS-JE ?

702/25

Les civilisations africaines

ANNE STAMM



8°Z
28960
(606 bis)

DL-30121993-42288

ISBN 2 13 045708 8

Dépôt légal — 1re édition : 1993, novembre

© Presses Universitaires de France, 1993
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



AVERTISSEMENT

Il est ici question des civilisations de l'Afrique noire, c'est-à-dire de celles qui se sont développées au sud du Sahara.

La question n'est pas aussi simple qu'il y paraît car les phénomènes de races, de langues, de cultures ne sont pas tranchées, car les ethnies s'imbriquent, se superposent s'étant bousculées et adaptées tout au long des millénaires.

Cependant nous allons essayer de relever ce qui apparente ou ce qui distingue les groupes humains qui habitent le continent noir. Nous serons donc amenée à évoquer l'histoire de l'Afrique car elle nous a paru, plus encore que la géographie, responsable de ces éléments de parenté ou de disparité.

Cette histoire plonge ses racines dans les mythes. Ceux-ci révèlent d'ailleurs souvent, à leur manière symbolique et voilée, les profonds mouvements et les bouleversements des peuples qui les ont conçus, adoptés, véhiculés. Nous ne pourrons donc les négliger.

La première partie de ce « Que sais-je » va, en rappelant brièvement l'histoire de cette partie du monde, revenir et, pensons-nous, réviser quelques clichés relatifs à l'isolement de l'Afrique. La deuxième partie sera consacrée aux caractéristiques des sociétés africaines.

Pour ne pas en rester à des considérations générales, nous avons choisi de présenter quelques-unes des cultures les plus représentatives des activités économiques ou des entités politiques selon lesquelles les

groupes africains peuvent être distingués les uns des autres.

Nous avons essayé d'introduire une certaine logique dans l'orthographe des noms propres : nous avons écrit sans « s » le pluriel des noms inspirés des langues vernaculaires, par exemple Luba, Masaï, Peul, Tonga ; par contre nous avons mis un « s » au pluriel des noms créés par les Européens : Pygmées, Hottentots, Maures, Héréros (car le pluriel africain est ovahéréro), Touaregs, puisque eux-mêmes se nomment Imuchagh (nobles) ou imugad (vassaux), jamais touareg.

INTRODUCTION

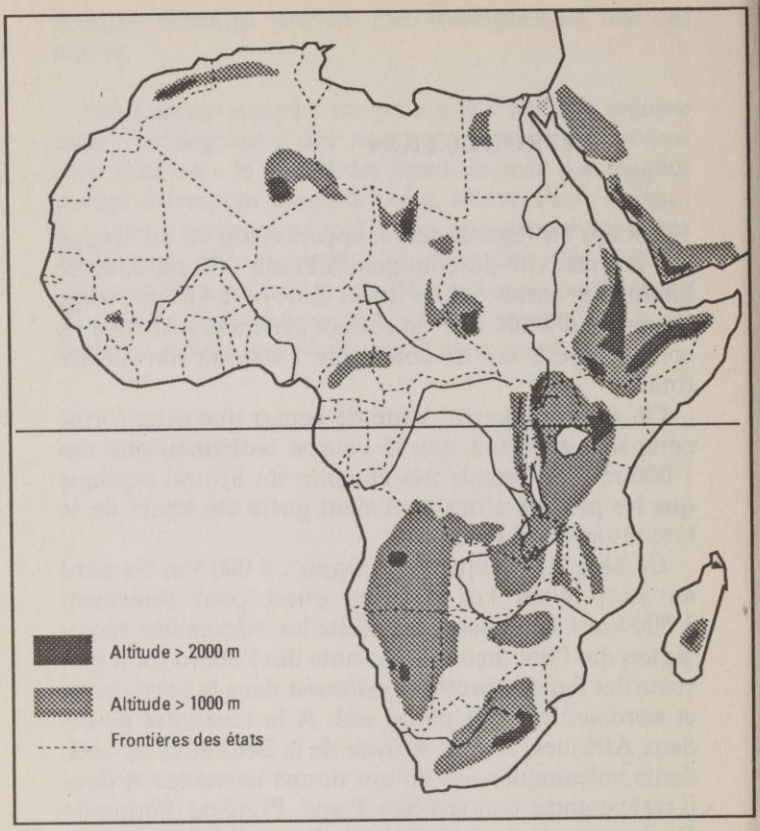
Lorsqu'on regarde une mappemonde, on est frappé par la massivité du continent africain : 30 millions de kilomètres carrés. Alors qu'en Europe 1 km de rivage correspond à 300 km^2 de surface générale, l'Afrique ne compte que 1 km de côte pour 1 400 km^2 de surface totale.

On est évidemment tenté de penser que cette forme compacte et le fait que la courbe bathymétrique des 1 000 m n'est jamais très éloignée du littoral explique que les peuples africains n'aient guère été tentés de se lancer sur les océans.

Ce bloc en quelque sorte trapu : 8 000 km du nord au sud, 8 000 km d'est en ouest pour seulement 3 500 km à l'équateur, manifeste les événements géologiques qui l'ont façonné. On note dès l'abord qu'il présente des lignes directrices est/ouest dans la partie nord et nord/sud dans la partie sud. A la rencontre de ces deux Afriques, on voit le fossé de la Benoué et les accidents volcaniques qui lui ont donné naissance et dont il reste comme témoins São Tomé, Principe, Fernando Po, le mont Cameroun et la chaîne de l'Adamaoua.

On voit aussi et peut être surtout la cassure qui, ayant brisé le bouclier africain dans l'est, forme ce qu'il est convenu d'appeler la Rift Valley et qui se manifeste du lac Nyassa à la mer Morte.

On s'aperçoit aussi que la périphérie de l'Afrique est plus élevée que le centre du continent mais que le relief n'oppose pas réellement de barrières infranchissables aux mouvements des populations.



Afrique : Hypsométrie

Pas plus à l'est qu'à l'ouest, l'Afrique ne manque de voies commodes reliant l'intérieur au littoral et l'histoire le démontre bien. Si nombre de fleuves sont coupés de cataractes près de l'embouchure, il ne semble pas que ceux qui auraient pu bénéficier de voies navi-

gables (Sénégal, Gambie, Niger, par exemple) en aient beaucoup profité.

Si ce continent est nommé « Blad es Sûdam », c'est bien parce que ses peuples ont — dans leur grande majorité — cette couleur noire. Assurément les Pygmées, Hottentots et Buschmen ne sont pas des Noirs mais ils ne sont que 3 à 400 000 environ, sur un total d'habitants qui dépasse assez largement le demi-milliard.

La carnation des hommes varie d'un groupe à l'autre. Une bande de teint sombre traverse l'Afrique au nord de la fosse de la Benoué, mais au sud de l'Angola se trouvent les Ovambo qui sont, eux aussi, extrêmement foncés. De même la région interlacustre qui, bien que située presque sous l'équateur, connaît — grâce à son altitude — un climat presque tempéré, abrite des ethnies à peau extrêmement noire.

Les différences que l'on peut observer sont, bien évidemment, dues à l'abondance plus ou moins grande de la mélanine et à son inégale répartition sous la peau. Mais on ne peut, aujourd'hui encore, avancer d'explication satisfaisante.

Les Noirs africains sont souvent élancés, ils ont les hanches fines et les membres longs mais ces traits ne sont pas universels. Si statistiquement, leurs crânes sont plus moyens que ronds ou longs, ces formes sont loin d'être exceptionnelles — abstraction faite des déformations volontaires qui sont parfois observées.

Ils sont résistants à certaines maladies et ce fait pose de nombreuses questions : sont-ils protégés de certains dangers par une profonde infection paludéenne ? par d'autres vaccinations naturelles non identifiées ? les nombreux sicklanémiques (homozygotes dominants) sont-ils mieux défendus contre le paludisme ? En revanche la diffusion actuelle du sida doit-elle plus à une prédisposition qu'à la quasi-inexistence des moyens de le combattre ?

On avait cru pouvoir différencier les groupes humains selon les caractères sanguins. La tâche se complique considérablement à cause de la mise en évidence de multiples facteurs et, pour l'Afrique, de la modestie des recherches entreprises.

Devant la complexité des faits, Pierre Gourou se pose la question : « Existe-t-il de vrais Noirs, des Noirs négrissimes tandis que les caractères noirs seraient atténués par le métissage chez les diverses populations de l'Afrique tropicale humide ?

S'il est, aujourd'hui plus qu'hier, difficile de définir une race noire, il ne l'est pas moins de reconnaître dans les nuances observées des constantes locales qui permettraient d'avancer l'hypothèse de sous-races africaines.

Le climat exerce, partout, une influence sur la démographie, mais les conditions climatiques ne peuvent, en aucun cas — et peut être moins encore en Afrique, expliquer vraiment la densité de la population : les techniques agricoles ou artisanales, l'organisation de l'espace, le cadre naturel permettant à coup sûr plusieurs modes d'exploitation par l'emploi éventuel de systèmes d'irrigation ou de drainage, par l'usage d'engrais ou un judicieux emploi des jachères.

L'examen des situations africaines pose plus de questions qu'il n'en résout : pourquoi trouve-t-on de fortes densités de populations aussi bien dans les zones à faible pluviosité (pays dogon par exemple) que dans des régions très humides (chez les Ibo) ? Qu'existent sur un même terrain deux groupes voisins : l'un prolifique et l'autre à très faible densité ? Que dans des îlots-refuges il y ait des paysans vivant sans autre autorité que celle des chefs de familles et d'autres structurés en royaumes ?

Les spécialistes n'arrivent pas à expliquer la répartition des hommes en Afrique par les seules conditions écologiques.

L'état des techniques rend-il mieux compte des rapports que les hommes entretiennent avec leur milieu et de leurs possibilités anciennes ou récentes d'évolution ?

Là encore l'Afrique répond d'une manière paradoxale :

Les Buschmen qui vivaient jusqu'au XVIII^e siècle dans des contrées propices à l'agriculture et à l'élevage n'ont jamais pratiqué que le ramassage. La plupart des peuples éleveurs refusent de se transformer en cultivateurs. Quant aux agriculteurs, dans leur plus grand nombre ils n'ont pas adopté l'araire, la herse ou la charrette, dit Pierre Gourou, alors que cependant cet outillage — assez rudimentaire aurait pu être réalisé par les artisans locaux : les forgerons africains ayant révélé leur habileté en réalisant des objets beaucoup plus difficiles. On sait par ailleurs qu'ils ont connu la roue au moins en deux points du continent : en Abyssinie où elle fut introduite six cents ans avant notre ère et dans le Sahara où figurent des représentations de chars. On a également trouvé, dans des tumulis de la vallée du moyen Niger, des poteries faites au tour.

Ainsi on a la preuve que la roue et ce qui tourne ont bien effleuré l'Afrique mais ne s'y sont pas implantés, alors même que la métallurgie du fer, du cuivre, ou de l'or y était florissante, qu'on y fabriquait des ornements divers, fort élaborés, et en fait d'outils : des houes, des haches, des couteaux et des sabres.

La véritable question qui se pose est bien : pourquoi certaines techniques ont-elles pénétré le continent noir et d'autres non ?

Pourquoi aussi les Novis n'ont-ils que dans fort peu d'endroits (par exemple dans les falaises du pays dogon) pratiqué l'irrigation qui aurait pu augmenter substantiellement leur production ? Pourquoi, bien que sages et compétents, les agriculteurs africains en sont-ils restés à l'essartage, pourquoi ne se sont-ils pas

faits aider par les animaux pourtant nombreux et qu'ils savaient bien dresser pour d'autres usages (bœufs porteurs ou chevaux de parade).

Le système foncier serait-il responsable de ces carences ? Assurément le sol n'appartient pas aux individus. Il est propriété collective de la famille, du clan, voire du village. Cependant il n'y a pas de terre qui n'ait son propriétaire et ne porte pas un nom. Ce régime a empêché l'émergence de grands possesseurs-accapareurs, il s'est opposé à l'apparition d'un prolétariat rural mais il a aussi exclu les investissements dans des terrains dans lesquels on n'a pas d'intérêt.

Le paysage rural est cependant en train de changer à la suite de la naissance d'Etats modernes qui tendent à organiser les surfaces et à favoriser les investissements productifs — avec les carences que nous connaissons —, à introduire aussi des méthodes de culture intensive, notamment avec apports d'engrais adaptés. Certains cultivateurs qui ont du bétail savent fumer leur terre avec un fumier qu'ils récoltent parce qu'ils nourrissent à l'étable ou en enclos, mais le fait est encore très rare. On peut citer les habitants de l'île d'Ukara (au sud du lac Victoria) ou les Chagga du Kilimandjaro.

Les peuples éleveurs amoureux de leur bétail n'en tirent pas de grandes ressources. L'Afrique actuelle a certainement plus de 75 millions de bovins et plus de 100 millions de caprins et ovins, et cependant ce vaste troupeau produit peu de lait ; même chez les pasteurs la traite est assez maladroite, les spécialistes estiment à un ou deux litres la production journalière d'une vache.

Il est certain que dans une grande partie du continent, il est impossible d'élever des bovins à cause de diverses maladies : trypanosomiase, piroplasmose, rickettsiose, myase ou peste bovine.

Ailleurs cependant les pâturages pourraient être améliorés si les éleveurs voulaient bien lutter contre l'acacia buissonnant envahisseur, contre des végétaux vénéneux, s'ils tentaient la production de fourrage stockable, s'ils irriguaient certaines parcelles fourragères et ne se contentaient pas de transhumance comme remède à l'épuisement des pâtures.

Les peuples pasteurs pourraient être mieux alimentés s'ils ne se contentaient pas de lait et de sang mais si, vendant leurs bêtes à leurs voisins, agriculteurs, ils en obtenaient des légumes et des céréales qu'ils consentiraient à consommer.

Certains d'entre eux s'étant sédentarisés se sont plus ou moins convertis au travail de la terre, mais ils laissent le plus souvent cette tâche à leur femme, car dans l'ensemble ils considèrent le bœuf comme « un Dieu au museau humide » et l'élevage comme l'occupation noble par excellence.

Tous les problèmes rencontrés dans le domaine des productions africaines reçoivent-ils un début de solution par l'étude des techniques d'organisation politique ?

Si l'Afrique noire présente des régions, plus ou moins grandes, à bonne densité, elle comporte aussi de vastes espaces à peuplement clairsemé. L'une ou l'autre de ces caractéristiques n'étant guère liée aux conditions climatiques ni aux particularités géologiques, les techniques traditionnelles étant, à peu près partout, identiques, d'où viennent les différences observées ?

Les recherches entreprises aboutissent à l'affirmation que l'évolution historique en est responsable et qu'en particulier la sécurité assure l'augmentation d'une population. Cette sécurité peut d'ailleurs être obtenue par la force des structures villageoises (ainsi des Diola de basse Casamance), par l'établissement

dans un lieu-refuge (Kabré ou Kandara par exemple) aussi bien que par l'autorité plus ou moins durable d'un souverain faisant régner la paix dans ses Etats (Ruanda ou Mossi...) et assurant la liberté d'un commerce que, de toute façon, l'absence de routes ne facilite pas.

Malheureusement l'évolution historique montre que la force des institutions ne leur a pas permis de persister durant de très longues périodes, car celles-ci reposaient sur les qualités personnelles des individus et sombraient lorsque les chefs de famille, de village ou d'Etat manquaient de caractère.

Dans le cas des royaumes, la paix et la prospérité ont toujours régné davantage dans la province d'origine du souverain ou bien alentour de la capitale où il s'est fixé, les régions périphériques étant, davantage, soumises à des forces centrifuges et à l'attraction exercée sur eux par les pays voisins.

La richesse, quand il y en eut, quand il y en a, est rarement réinvestie : elle est ou bien consommée dans de grandes fêtes ou bien partagée entre un petit nombre d'individus du clan royal, entre les favoris du prince ou les proches des gouvernants. Elle ne sert qu'exceptionnellement à mettre en valeur le pays.

Tous les peuples du monde ont, au cours de leur histoire, connu ces pratiques mais le progrès des techniques, un certain individualisme et l'idée que les hommes ont non seulement le droit mais le devoir d'exploiter leur planète ont permis à nombre d'entre eux de dépasser ce stade.

En Afrique règne le plus souvent l'idée que la terre peut fournir une certaine quantité de denrées et pas davantage, que, donc, celui qui réussit à en obtenir plus que ses voisins prive ceux-ci de leur part normale. Une autre coutume extrêmement généreuse est de partager avec ses « frères » (au sens le plus large), et cette